

DES CHIFFRES, DES CARTES... ET TOUJOURS LA PRATIQUE DU TERRAIN: UNE EXPERIENCE FRANÇAISE SUR LA GÉOGRAPHIE DE LA ROUMANIE

VIOLETTE REY*

Mots-clés: Roumanie, héritage franco-roumain, expérience professionnelle, pratique géographique, transition postsocialiste.

Numbers, maps... and the ever-present fieldwork: a French take on Romanian geography. The author describes the place that Romania has played in her career as a geographer. 1) She refers firstly to the illustrious example of E. de Martonne, whose combined fieldwork, calculations and maps have applied to Romania. 2) She then describes her difficulties as a field researcher during the Communist era, which have led her, paradoxically, to favor numbers. 3) Finally, she presents the integration process of young generations post-1989; how their thesis work on the geographic dimensions of the post-socialist transition brings a methodological renewal where the field regains its full force, while mobilizing new tools of theoretical and quantitative geography. This half century of research practice regarding Romania and alongside Romanian colleagues has convinced her of the role of interpersonal esteem in the solidity and endurance of relationships.

1. INTRODUCTION

L'intitulé du colloque et le souhait des organisateurs invitent à retracer une expérience, à faire un peu d'égo-géographie. En position de retraitée, avec une carrière en partie sous le sceau de la recherche consacrée à la Roumanie depuis 1967, il m'a paru naturel d'insérer mon expérience dans le grand XXe siècle. Et je n'ai pas eu de difficulté à trouver quelques fils rouges qui me paraissent caractériser de façon marquée la pratique géographique française sur toute la période et cela en méditant d'abord sur la contribution de Emmanuel de Martonne. Car ma longue expérience de recherche géographique sur la Roumanie s'inscrit dans l'expérience antérieure dominée par Emmanuel de Martonne, que l'on peut nommer la figure tutélaire du lien géographique franco-roumain.

...des chiffres, des cartes, et toujours la pratique du terrain.... Les *chiffres* sont des outils qui renvoient à l'idée de mesure – mesure des formes, mesure des faits; les chiffres permettent la comparaison, la graduation et aident à construire une scientificité basique de l'analyse d'un objet d'étude. Les *cartes* sont le produit emblématique de restitution que font les géographes à partir de leurs recherches. Quant au *terrain*, il est le substrat; c'est là qu'il y a 'excès de sens' sur lequel travailler, construire, inventer un résultat d'analyse et d'interprétation.

C'est donc à l'aide de ces trois fils que je propose une lecture de mon expérience de géographe travaillant sur la Roumanie. Je procéderai de façon très simple selon trois temps qui s'imposent. La première période va jusqu'à la Seconde Guerre; elle est un grand demi-siècle de construction d'une discipline jeune où les liens de géographie entre nos deux pays sont exceptionnels; la deuxième correspond à la période communiste où les liens internationaux avec l'occident sont très difficiles à maintenir, et c'est là que je m'insère; la troisième est la période actuelle qui a démarré avec la chute du régime et du système à partir de 1990 et une floraison de liens nouveaux.

* Géographe, professeur émérite, Ecole normale supérieure de Lyon, 15, parvis René-Descartes BP 7000 69342 Lyon Cedex 07- France, Rey_violette@orange.fr.

2. L'HÉRITAGE DE LA CONSTRUCTION GÉOGRAPHIQUE FRANCO-ROUMAINE D'AVANT 1945

Faire l'impasse de cet héritage m'est impossible, même si je n'ai connu de Martonne que par ses textes, et même si je serai très brève.

Le vrai moment de la relation inaugurale si spécifique (voire passionnelle) entre la Roumanie et la France par la géographie est celui de la fabrication des traités de paix de la fin de la Grande Guerre.

Il fallait dessiner les frontières des nouveaux Etats sur le territoire du défunt empire austro-hongrois: exercice très précis de tracé justifiant de l'appel à compétence géographique, ce qui était tout à fait possible avec la personne de de Martonne. Par ses relations sociales il était proche du Quai d'Orsay; par ses recherches de thèses – *Les Alpes de Transylvanie et la Valachie*, 1902 – il connaissait très bien cette Transylvanie que l'on va rattacher au Vieux Royaume. Par ses longs séjours/parcours de part et d'autre de la chaîne des Carpates il avait noué une indéfectible amitié pour le pays et ses habitants. Alors, fort de son expérience et de ses contacts il a pu mettre les données ethnographiques par villages à la disposition de la commission, et ainsi contribuer aux décisions de tracés de frontières. Cette contribution, qui fonde la relation bilatérale franco-roumaine sur une base plus géopolitique que géomorphologique, s'appuie sur l'usage du chiffre et de la carte. Les questions de la frontière et de l'Etat, du peuple et de la nation qui sont alors au cœur du travail des diplomates et nourries par les investigations de de Martonne, ces questions je les reprendrai dans une perspective d'analyse régionale à la fin du XXe siècle.

Durant l'entre-deux guerres le partenariat se développe de façon plus académique. Du côté français, où l'effort est davantage mis sur l'exploration et la connaissance géographique des colonies, Emmanuel de Martonne propose aussi des sujets de thèse sur la Roumanie, principalement en géomorphologie; Robert Ficheux en est l'exemple fort, qui sut prendre le relais de la liaison intime entre les deux écoles. Car par ailleurs l'Ecole roumaine de géographie, rattachée à l'Académie, confirme sa vitalité propre et Simion Mehedinți, qui en est le maître, s'inspire autant de la géographie allemande que française.

Enfin, quand au début des années 1960, étudiante je suivais les cours dans « l'amphithéâtre de Martonne » de l'Institut de géographie de Paris, j'ai reçu un enseignement sous le signe du Maître. Que ce soit à propos des repérages d'altitude pour cerner les niveaux d'aplanissement, que ce soit avec les indices d'aridité ou d'écoulement fluvial dits « indices de Martonne », que ce soit la carte des densités en fonction des courbes de niveaux en Valachie, tout ce contenu pédagogique avait une forte portée méthodologique et représentait une contribution incontournable dans la formation des jeunes géographes. Et c'était précisément *la conjonction du chiffre, de la carte et de la pratique du terrain* qui nous étaient exposés. Et ce faisant la Roumanie sans être directement objet du cours prenait place dans notre imaginaire géographique.

3. LA PRATIQUE GÉOGRAPHIQUE DU LIEN FRANCO-ROUMAIN SOUS LE SYSTEME SOCIALISTE

Comment fonctionne le trio 'chiffres, cartes, terrain' en régime policier totalitaire ? Là je me bornerai à ne décrire que mon expérience, laquelle est complètement enchâssée dans le jeu des relations bilatérales qui nous intéressent.

Séquence 1- la thèse de IIIe cycle sur Braşov: la confrontation dure avec le terrain.

Je suis arrivée fin octobre 1967 à Braşov, par pur hasard d'un déplacement professionnel de longue durée de mon mari et sans aucun lien antérieur avec le pays. Juste sortie des études je ne

m'imaginai pas être femme au foyer et j'optais pour un projet de thèse. Lequel ? Un projet sur la ville où j'allais habiter – Braşov – et j'en avais parlé lors de la 'confession d'agrégation' en juillet au professeur André Blanc qui était membre du jury et reconnu comme le spécialiste des pays de l'Est. Celui-ci m'avait mis en garde « attention Madame, la vie va être plus compliquée que vous ne l'imaginez, alors centrez-vous sur l'émergence de la Ville Nouvelle de Braşov, faites une étude cas approfondie, ce dont nous manquons ».

Alors voici trois anecdotes qui témoignent bien des surprises que furent mes débuts de thésarde à Braşov pendant l'automne-hiver 1967–1968.

1) il n'y avait aucun programme de Ville Nouvelle au sens de la Charte d'Athènes, mais simplement la sortie d'un grand ensemble de blocs d'habitation à proximité des deux énormes usines de construction – l'une de tracteurs, l'autre de camions, et dont je fis l'expérience à titre d'habitante.

2) sur le marché local, il y avait des pommes en quantité...mais ce que j'appelais des „pommes à compotes”, vu leur taille et aspect. Me souvenant que j'avais produit à l'épreuve du concours d'agrégation en juin un croquis sur la Transylvanie où j'avais indiqué „spécialisation vergers”, ma surprise sur la taille des pommes fut si forte que je décidais désormais de ne rien dire/écrire...que je n'aie vu !

3) le contact avec les géographes roumains de l'Académie à Bucarest: « Braşov c'est trop difficile et complexe pour une débutante, étudiez la petite cité historique de Câmpulung sur le versant munténien... ». J'ai su longtemps après que ma première visite rue Racoviţa avait causé un vrai trouble dans la communauté car aucune lettre n'était arrivée de Paris pour annoncer ma présence et m'introduire auprès d'elle. Après un hiver stressant et tâtonnant, où je découvrais l'impossibilité de consulter des cartes, les très grandes difficultés d'accès aux sources, les enquêtes à la sauvette... l'obligation de marcher, circuler, bricoler en surexploitant le visuel, la presse locale, l'obligation de presser tous les indices comme des citrons pour leur faire „rendre sens”, je faisais un „ajustement” au terrain. C'est ainsi que je construisais une problématique globale qui m'interpellait de plus en plus : ni celle du grand ensemble, ni celle de la petite cité sur l'autre versant des Carpates, mais Braşov dans son entièreté. Avec une question centrale: pourquoi Braşov, bien que vieille cité ex-germanique et non conforme à l'idéal de la cité socialiste à édifier, faisait-elle l'objet d'autant d'investissements industriels socialistes ? C'est ainsi qu'au final, conseillée par Georges Chabot, j'ai opté pour un intitulé un brin provocateur par son côté ultra géographique et pseudo déterministe « *Braşov, une vocation urbaine ?* » (Rey, 1975).

Pendant cette période j'ai eu la chance d'être soutenue par un géographe Braşovien très francophile – Ion Şoneriu, et de pouvoir m'appuyer sur la thèse que Ludmila Panaite (1968) avait récemment soutenue sur l'industrialisation braşovienne. Grâce à la bonne relation dans le cadre de l'UGI qu'entretenait le professeur Georges Chabot avec l'université de Iaşi et avec le Professeur Ioan Şandru, j'ai pu aller plusieurs fois à la bibliothèque de Iaşi. Et pendant que j'étais ici en Roumanie, Alexandru Ungureanu de Iaşi passait un long séjour de bourse de recherche à l'Université de Nanterre chez le Professeur André Blanc. Les relations entre les géographes de nos deux pays étaient donc fort réduites, mais elles existaient cependant, fils ténus pour la suite.

De cette toute première expérience, j'en ai gardé quelques réflexes: éviter à l'avenir de laisser partir un jeune thésard à l'étranger sans lui organiser un minimum d'accueil (je n'aurais pas tenu le coup sans mon ancrage familial); savoir cultiver le lien formel avec les personnes qui vous ont accueilli en particulier ce lien des vœux de nouvelle année pour garder entr'ouvert le contact régulier, et la relation d'estime amicale qui en découle.

Séquence 2- Produire une réflexion sur l'organisation régionale de tout le pays.

De ce projet un peu vague mais très fort, je m'en étais entretenue auprès de la professeure Jacqueline Beaujeu Garnier dès 1970 à mon retour à Paris, quand recrutée comme assistante, j'avais à enseigner des travaux pratiques de géographie régionale. Elle a alors soutenu mon „audace” de faire

un vrai travail de recherche sur l'organisation régionale à un niveau national (ce qui ne se pratiquait pas encore). Au début des années '70, l'aventure de la géographie théorique et quantitative bouillonnait. Où était pour moi le défi ? D'un côté je voulais prendre à bras le corps l'espace national roumain par une analyse centrée sur ses dynamiques différentielles, mais je n'avais pour tout matériau systématique que le Recensement Général de la Population de 1966 et les Annuaire statistiques qui restituaient une information assez abondante au niveau des départements (județe). De l'autre je découvrais la matrice graphique qu'avait mise au point le cartographe Jacques Bertin – un outil de traitement/classement des données assez puissant et adapté à mon objectif, à rapprocher des analyses factorielles qui très vite l'ont supplantée.

J'ai alors opéré un *renversement dans la relation Terrain/Analyse spatiale*. Je suis partie de l'hypothèse que les données statistiques officielles, même falsifiées, étaient porteuses de caractéristiques tendancielle révélatrices de structures proches du réel (au demeurant toujours insaisissable). Les chiffres et les cartes ont pris le dessus.

Interprétation factorielles et typologies spatiales m'ont permis d'articuler structures/systèmes, de cerner des interrelations entre espaces et processus, *de dégager une face cachée du terrain*, de faire des cartes de synthèse inédites appuyées sur une quantification rigoureusement contrôlable. A charge ensuite de retravailler sur des espaces particuliers mais mis en situation relative par rapport aux espaces environnants. Je ferai mon premier exposé de recherche sur la typologie des départements roumains... à Cluj en 1972 lors d'un colloque bilatéral franco-roumain ... et dans le plus grand silence.

L'ouvrage paraît en 1976 (Rey, 1975). L'accueil glacial et effaré des institutions roumaines à ce travail, pourtant explicitement fondé sur les sources les plus officielles, m'a été une preuve de la puissance heuristique de l'analyse de données au service de l'analyse spatiale. Les chiffres et les cartes étaient là pour souligner les dynamiques et les faiblesses territoriales dans leur aspect structurel combinatoire, durable, résistant vis-à-vis des impulsions des politiques volontaristes. J'ai toujours eu le souci de n'utiliser alors que les données officielles, mais avec l'outil de traitement des données apte à faire parler les chiffres d'une façon plus complexe.

Après 1976, je renonce à travailler sur la Roumanie, tout devient trop compliqué. Le pays sombre dans le « ceausescisme » alors que le monde de l'Est commence à se fissurer en Pologne avec Solidarność. Et pourtant les liens continuent. Je remercie pour leur soutien spécifique trois personnes: Vintilă Mihăilescu qui, après lecture en catimini, m'avait donné vigoureusement son feu vert pour la publication de l'essai d'analyse régionale; sa caution morale me fut précieuse; Șerban Dragomirescu qui régulièrement m'envoyait les publications de l'Institut tandis que j'assurais l'abonnement de *L'Information géographique* pour la bibliothèque de l'Institut; Simona Fesci-Condurățeanu, mon amie du début, qui chaque année mettait de côté un *Anuar statistic* acheté dans un kiosque de presse de la rue, lequel annuaire ensuite me parvenait plus ou moins par la bande (pendant cette période d'isolement j'ai suivi les évolutions spatiales du pays en 'biberonnant' les chiffres de l'annuaire).

Je renonce donc à la Roumanie et me tourne vers l'agriculture française... mais je reste attentive à l'Est européen. Dès la décennie 80 je participe à l'aventure de la 3e *Géographie Universelle*, lancée par Roger Brunet et qui va durer plus de dix ans; j'en ai même la direction du volume consacré aux « Europe orientales »: ainsi, un grand demi-siècle après, j'ai la charge du même ouvrage que celui qui fut alors rédigé par de Martonne sur « l'Europe centrale » au début des années 30. Dans les deux *Géographies Universelles* (GU), c'est l'entrée régionale, le niveau intermédiaire de l'analyse qui est privilégié.

4. DEPUIS 1990, L'EXPLOSION DES RELATIONS FRANCO-ROUMAINES OU ... COMMENT SE RETISSENT LES TROIS FILS -CHIFFRES, CARTES, TERRAIN.

L'année 1990 est très singulière en Roumanie et par ricochet en France. Après le long gel des relations des années 80 avec des rencontres rares et formelles, c'est la subite explosion d'un moment de "roumanophilie" intense, marqué de voyages et de collectes – de l'opération d'origine belge "Villages roumains" au « *Camion de livres de géographie* » pour les bibliothèques universitaires

roumaines. Le professeur Etienne Dalmasso, alors président du comité national de géographie, m'encourage et me soutient pour organiser cette collecte de livres auprès des collègues et des bibliothèques des facultés de géographie françaises. Il y a un souffle et une énergie partagée qui irradient sur toutes les villes universitaires. C'est vraiment le début de relations multiples, dont la relance des colloques bilatéraux dès 1991. De nombreux collègues français prennent (ou reprennent) la direction de l'est et nous avons le témoignage des suites de leur action dans ce colloque.

Jacqueline Bonnamour, directrice de l'ENS Fontenay-Saint Cloud, où j'étais professeur, me convie à faire une mission de reprise de contact suivi d'un rapport de perspectives. Au printemps 1990 je visite donc l'institut de géographie de l'Académie et les trois universités de Bucarest, Iași et Cluj, où je connais encore personnellement quelques collègues rencontrés entre 1968–1970. La situation est très confuse et prématurée pour des programmes de recherche ; partout on insiste sur la nécessité d'opérer un rattrapage cognitif par des colloques, des visites à l'ouest et surtout des accueils de jeunes géographes roumains pour des bourses de DEA et de thèses.

A partir de 1990 commence alors pour moi une intense période de retour aux sources vives de mon plaisir de géographe de terrain. En fait mes travaux en France sur la géographie rurale et agricole ne m'avaient pas coupé de l'Est; dès l'été 80 je faisais une longue mission sur les campagnes hongroises; dès 1984 je participais au comité de la *Géographie Universelle* et avais en charge l'espace est-européen; en 1987 je faisais même une mission ici. Mais avec la réouverture de la Roumanie, mon désir de reprendre en profondeur la compréhension des structures et des dynamiques régionales était immense. Cependant mon travail était plus de diriger les thèses et d'organiser les conditions de la recherche que de faire des semaines durant du terrain ! D'où mon activité de séminaire dans le cadre des DEA pour susciter des candidats sur des sujets en Roumanie; d'où mon activité auprès de l'Ambassade de France à Bucarest pour soutenir l'action en faveur de la formation/recherche en géographie et plus largement en sciences sociales.

En particulier:

- le montage de sessions de cours et d'une filière francophone avec l'Université de Iași;
- un accord de collaboration avec le CCMESI¹ – le nouveau centre de recherche de l'Université de Bucarest;
- le programme ENSAF² d'accueil sur concours d'étudiants roumains dans les ENS (13 ans de présidence de ce jury de recrutement);
- l'animation de 7 Ecoles d'Eté thématiques en sciences sociales (Timișoara, Cluj...) la dernière en 2007 à Lyon³.

Dans la décennie 90 le soutien financier de l'Ambassade fut essentiel au profit de thésards roumains comme de thésards français; et le soutien des institutions roumaines ne m'a pas manqué, comme en témoigne mon accueil à l'Académie roumaine.

Et plus que tout, cette décennie 90 est enfin celle des échanges dans les deux sens. Et enfin les jeunes y sont inclus ! Le nombre de thèses, le nombre de participation aux jurys de thèse enfle; ensuite les programmes ERASMUS ont pris la relève. ...

La question qui se pose alors est celle de la formulation des orientations de recherche et des thèmes de thèses – question tout à fait délicate. La complexité autant que la vigueur des perturbations en cours imposaient l'observation attentive de la « transition »: comment en repérer l'hétérogénéité de répartition, comment l'articuler aux structures antérieures. Mais cette approche allait se faire au péril de n'analyser que du provisoire, de l'éphémère, en un mot on risquait de ne pas faire de la science; quoique voilées, les dissensions sur l'analyse géographique de ce présent ne manquaient pas. En

¹ Centrul de Cercetare a Mediului și de Efectuare a Studiilor de Impact (Centre de Recherches sur l'Environnement et des Etudes d'Impact), Université de Bucarest.

² ENSAF – Ecoles Normales Supérieures – Ambassade de France.

³ Université européenne d'été *Les actualités du concept d'espace*, 12–21 juillet 2007, Lyon.

particulier quelle place accorder au terrain et à l'enquête? Le reproche de la non exhaustivité, voire de la partialité était au coin du bois !

Il a fallu faire la preuve de la richesse heuristique d'une géographie de la transition, ce qui n'allait pas de soi. Et je suis reconnaissante et je remercie les thésardes et thésards qui ont fait le pari de l'aventure et tout autant des collègues qui ici les ont guidés, aidés dans leurs démarches. Si beaucoup de noms sont à citer, je me limiterai aux quatre « complices » de toutes les opérations – les professeurs Maria Pătroescu, Șerban Dragomirescu, Ion Ianoș et Alexandru Ungureanu.

La transition affectant toutes les facettes du monde roumain, il n'est guère étonnant que les thèses abordent des sujets très divers. L'éclatement thématique n'y est qu'apparent; les problématiques sont profondément renouvelées par l'explosion de la géographie théorique et quantitative autant que par la montée de la géographie sociale avec leurs outils préférentiels – là encore le chiffre et l'enquête de terrain. En fait ces outils et leurs bases théoriques rendent alors pertinente l'approche de niveau national, fondent la réflexion sur les articulations d'échelle et les interactions spatiales, étayent la prise en compte des temporalités. Quelle que soient les thèses dont je suivais l'élaboration - sur les campagnes, sur les villes – grandes ou petites, sur le fait religieux ou l'organisation territoriale administrative, ces axes de temporalité et d'articulation d'échelle sont présents et structurants. Ils m'ont fait retrouver une certaine actualité « de second degré » au travail d'essai régional de 1975.

Et c'est ainsi qu'est né le projet de *l'Atlas de Roumanie* (Rey *et al.*, 2000). Soutenu par l'Ambassade de France qui l'a partiellement financé pour son côté innovant (il a constitué la plateforme d'un atlas *en ligne* au profit du ministère roumain du développement (www.mdrap.ro), réalisé par les géographes de Iași) il m'a paru une action propre à fédérer les jeunes thésards roumains et français dont je suivais la formation. Sans doute y a-t-il là une marque de « l'esprit d'Ecole Normale » – former à l'excellence et à la conscience de la recherche connectée. Toutes et tous ont participé peu ou prou à la vérification des données et des cartes sur leur champ thématique; travail ingrat qui n'a pas laissé que de bons souvenirs ! mais aussi production d'une collection de cartes thématiques et typologiques qui saisissent au plus près du niveau communal la Roumanie dans les convulsions de la transition postsocialiste.

5. CONCLUSIONS

Au terme de ce bref récit subjectif de mon expérience des relations franco-roumaines, je voudrais revenir sur le choix de l'intitulé « Chiffres, cartes, terrains ». Mettre l'accent sur leur usage en géographie relève d'une trivialité certaine... mais la trivialité l'est moins quand leur usage est intimement combiné. Et la tresse de ces trois clés s'est avérée un bon fil d'Ariane pour décrire près d'un siècle de travaux français sur la Roumanie (principalement dans la mouvance de l'Institut de géographie de Paris).

Quoiqu'ayant donné beaucoup de place au chiffre et à la production cartographique, c'est sur un plaidoyer en faveur du terrain que j'insisterai. *Le terrain c'est l'excès de sens*; c'est vraiment à partir de lui qu'émergent les interrogations qui deviendront des problématiques. Le hasard du premier terrain – Brașov – a été porteur de mes interrogations récurrentes – frontière, discontinuité, temporalités imbriquées, jusqu'à la formulation du concept d'entre deux géographique. *Le terrain c'est l'expérience de l'Autre*; c'est à partir de lui que j'ai découvert le rôle de la perception du temps et plus globalement la place centrale de la dimension culturelle (dont religieuse) pour comprendre les vécus – géographiques autant qu'anthropologiques. *Le terrain c'est l'antidote au danger de la forme sans fond* qui menace les analyses trop exclusivement quantitatives.

Ayant ainsi résumé mon « ce que je crois géographique », dire que je me sens une dette envers la Roumanie n'est plus une formule de circonstance ! J'ai acquis en outre la conviction que la relation bilatérale ne sera pleinement symétrique que si de jeunes roumains font le choix de sujets de thèse sur la France, apportent leur regard d'habitant et de citoyen des Carpates. Cioran, dans un autre registre

que la géographie, en a montré la fécondité. Les conditions économiques et les problèmes de retour dans le système universitaire roumain sont certes des handicaps, mais il est nécessaire de les surmonter.

Enfin reste l'interrogation sur l'avenir d'une assise bi-nationale pour des relations scientifiques à l'époque où européanisation, mondialisation ... tiennent le devant de la scène. Sans lui attribuer un statut exceptionnel, je crois que cette assise bénéficiera longtemps encore de soutiens institutionnels; mais surtout elle reste un échelon de la longue durée de l'interconnaissance sur lequel les liens interpersonnels trouvent appui. Or je suis convaincue que c'est de la qualité des liens interpersonnels que dépend la force et la richesse de ces relations bilatérales ... sans ces liens, le chemin de la collaboration tourne vite court !

BIBLIOGRAPHIE

- Panaite, Ludmila (1968), *Oraşul Braşov: studiu economico-geografic*, thèse de doctorat, dir. Tiberiu Morariu, Université Babeş-Bolyai, Cluj-Napoca.
- Rey, Violette (1975), *Braşov – une vocation urbaine*, Bibliothèque Nationale, coll. Mémoires de la Section de géographie, Paris, 150 p., ISBN 2-7177-1229-1; EAN 9782717712292 (thèse soutenue en 1969).
- Rey, Violette (1975), *La Roumanie, essai d'analyse régionale*, Série *Regards sur la géographie*, Paris, Sedes-CNRS, 229 p., ISBN 2718151544.
- Rey, Violette; Groza, Octavian; Ianoş, Ioan; Pătroescu, Maria (2000), *Atlas de la Roumanie*, GIP-Reclus/La Documentation Française, Montpellier-Paris, ISBN 2-11-004626-0, 168 p. L'ouvrage a été traduit en roumain en 2002 et publié par la maison d'édition RAO, de Bucarest, republié chez le même éditeur sous la forme d'une édition revue et augmentée (198 p.) en 2006 et traduit en français et publié en 2007 à la Documentation Française (207 p.).
<http://www.mdrap.ro/atlas-teritorial-online>.

Reçu 28 février 2019

